

How to dress

La première fois que j'ai rencontré Ines Dobelle, elle portait un chapeau vert en forme de cornichon géant et un imperméable en miroir. Les Ateliers du Vent à Rennes avaient programmé une de ses performances, *Zyme Zyme*, qui veut dire «Levure Levure» en grec, je crois. Elle attendait son public accroupie au milieu d'une chambre de culture, ces chambres en tissus troué dont on se sert pour faire pousser du cannabis à la maison et qui ressemblent étrangement à des cabines de jeux sexuels. Elle prit son micro et commença à raconter une histoire d'amour torride, la rencontre entre un cornichon glissant le long d'un œsophage et du levain tapissant les parois d'un estomac. Je ne me souviens plus jusqu'où le cornichon et le levain glissaient et s'aimaient – jusqu'au rectum ? Mais je me souviens des images et des textures, humides, mousseuses, acides, de la chaleur, des tissus se contractant et des odeurs étranges, j'avais l'impression d'être un gros œil qui avait soudain le pouvoir de voir ce qui se passe à l'intérieur d'un corps qui digère et il y avait quelque-chose d'affreusement érotique à ça. J'ai pensé à Annie Sprinkle, qui dans sa performance *A public Cervix announcement* était assise jambes écartées, avec un spéculum dans son vagin, et proposait aux spectateurices munies d'une lampe torche un voyage initiatique dans son col de l'utérus. Ines Dobelle avait proposé un trajet à l'envers, par la bouche, et sa méthode pour «faire voir» n'est pas le spéculum et la lampe torche mais le muscle des mots. Elle a ouvert des parois sensibles auxquelles je n'aurais jamais associé ni le sexe ni le cœur, en fait, elle a déplacé le sexe de sa dimension purement sexuelle, génitale, pour érotiser tout le corps. Quelques mois plus tard, elle me demande si je voudrais écrire un texte sur son travail... je propose quelque chose qui irait vers l'interview.



Photo © Elina Chauveaux, 2024

Cela fait quelque temps que je pense avoir trouvé ma tenue idéale de travail, mon uniforme dirait Duras, dans le pyjama. Parce que c'est doux et l'endroit où j'ai le plus l'impression que le flic du dedans la ferme. Lorsqu'on écrit, on peut vouloir chercher à devenir invisible (pour se mettre à nu?) et prendre la mesure de combien, en tant que femme, il est difficile de faire ça, même seule chez soi,

et pour autant, ne pas vouloir se cailler les miches en écrivant à poil. Bref, le pyjama c'est ma parade, et il m'a fallu moins de temps pour la trouver que pour l'accepter, le paradoxe étant que je ne suis pas mon grand-père qui portait une robe de chambre monoprix admirablement coupée tout le jour sans se soucier du regard. Quelle personne ayant grandi dans le corps d'une femme de cette nation ne s'en soucierait pas du tout ? Ines Dobelle, dont la présentation est impeccable au milieu de son atelier – première image de son portfolio d'artiste à la Courbet¹ – posant le cul sur le bureau entourée de son œuvre en pantalon léopard, t-shirt gris moiré et chaussettes rouges sang, aurait-elle des conseils de mode pour celles qui se vautrent dans l'encre ?

En épluchant son compte insta je découvre qu'elle suit celui de Monique Fei, une créatrice de mode fétichiste du latex et du crochet qui habille les « spinsters », autrement dit « les vieilles filles », ou fileuses, fileuse serait une vieille façon de dire vieille fille. Celles qu'on imagine avec leurs chats, leurs pelotes de laine et leur solitude foutre, *in fine*, ce qu'elles veulent. Quand j'étais ado, j'imaginai la vieille fille comme une femme d'intérieur vêtue d'une robe-tablier, je n'imaginai pas du tout qu'elle puisse porter, comme Monique Fei propose, des chaps en latex ou un bustier, des gants, une veste et une culotte de cette même matière, qui se comporte un petit peu comme de la peau, sur laquelle Monique vient coudre des pièces de laine tricotée qui s'emmêlent où pendouillent de façon viscérale. Certains textes d'Ines font le même effet, ils vous font glisser dans un monde continu de membranes, où même les objets usuels et les végétaux sont des corps et ont une peau, une vie intime, et tout ça fait de drôles de bruits. « Sssssss, glouglou, svloup, prout, frrrrrrr, plhplhplhplh ». Dans *Under-Pressure*², une pièce sonore qui raconte l'histoire d'un monde où l'eau est devenue si rare qu'elle ne coule plus aux robinets, on suit les bruits d'une livreuse d'eau (qui en choure au passage). Les bruits que son bide, sa gorge, sa gourde bientôt vide font, sa langue et ses organes en manque de liquide qui gonflent après une gorgée, bruit de paille qui racle les dernières gouttes, bruit de friture et de machines qui pompent laborieusement. Et puis on est coupé par un morceau de Mylène Réténir *l'eau*, qu'Ines chante comme s'il s'agissait de son premier karaoké, le plus justement possible, et on pisse de rire. Drôle, les performances et les installations d'Ines le sont toujours. Parce qu'on ne peut pas sincèrement parler du corps, de l'intimité, de l'amour ou du partage des éléments vitaux et avoir sincèrement peur de ne pas paraître sérieuse.

Ines habite à Rennes en Bretagne, et moi, au début de cette interview qui n'en est pas encore une, à Jutigny en Seine-et-Marne. Comme nous sommes loin, nous décidons de nous rejoindre à mi-distance derrière nos écrans, quand même, pour nous voir ! Et bientôt, quelque-part, pour parler en mangeant des gâteaux... Je retranscris ici un échange qui mélange tous les espaces-temps de notre rencontre, y compris ceux rêvés, qui se passent au My(ni)stère de l'intérieurE.

– Bonjour Ines, tu m'entends ? Elle apparaît sur l'écran couronnée d'un énorme casque de commentatrice sportive.

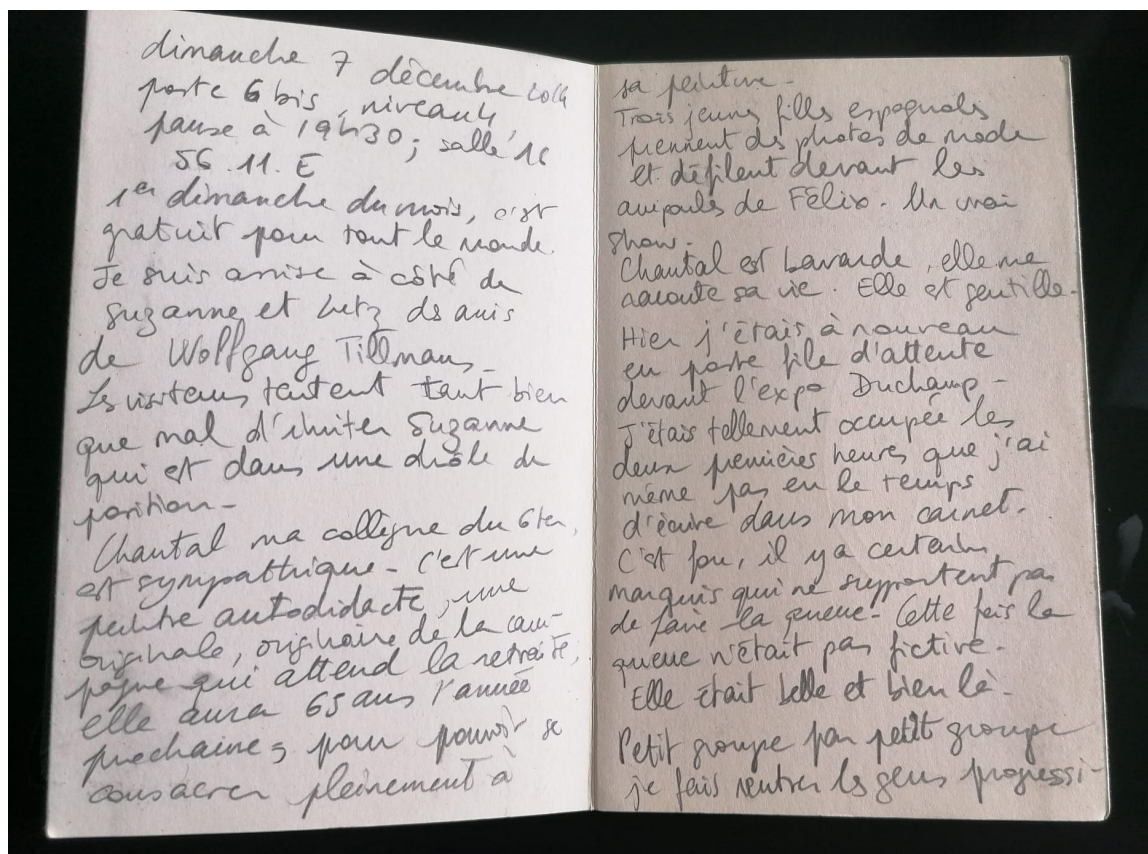
– Oui oui.

– Alors, parles-nous un peu de ta garde robe Ines, en regardant des images de ton travail je me suis rendue compte qu'en ce moment, je me laisse un peu aller...

1. Cette photographie, prise en 2020, est issue d'une série de portraits d'artistes femmes dans leurs ateliers, réalisée par la photographe Margot Montigny. Pour un aperçu de cette série de portraits : https://www.eesab.fr/blog/wp-content/uploads/2023/02/LIVRET_MM_A5WEB.pdf

2. *Under Pressure* est une performance mais aussi une installation devenue pièce sonore, diffusée pendant l'évènement Nuit de flou à la Fabrique Pola à Bordeaux en 2022, elle est en libre écoute ici : <https://memoires.hyperhydre.fr/content/20220616-multimedia-nuitdeflou/>

- Pour tout te dire, lorsque je sens que je m'apprête à faire un chef-d'œuvre, je m'habille comme un sac. L'atelier c'est l'endroit où je me réjouis de ma négligence, j'associe des pièces qui ne vont pas du tout ensemble et j'enduis tout ça d'un bleu de travail. Mes performances par contre, c'est l'endroit où je me rattrape (sourire). Les femmes sont éduquées à être constamment accompagnées de leur propre image et à se surveiller, moi-même je n'échappe pas à cette espèce de tâche de fond, mais l'art c'est ce qui m'a aidée à en tirer parti. Un des endroits où j'ai pu sentir très jeune le pouvoir des vêtements, du maquillage, de certaines gestuelles et façons de marcher n'est pas tant lié à l'univers de la mode qu'à celui des musées. Je vais te raconter une petite histoire. Très jeune, mon père nous emmenait, mes frères et moi, au musée et il lisait tous les cartels. Nous passions probablement 5 heures dans une exposition qu'il avait choisi, c'était horrible. Mais il avait imaginé un jeu pour que nous ne nous plaignions pas trop et soyons patientes. Il nous demandait de choisir l'œuvre avec laquelle nous souhaiterions repartir, ce qui nous forçait un peu à explorer et à regarder ce qu'il y avait dans chaque salle. Consciente ou pas que j'allais me faire entuber - nous ne sommes jamais repartis avec un tableau - je regardais plutôt ce que les gens portaient, leur visage et leur démarche. Manifestement les gens s'habillaient pour aller au musée et mettaient des chaussures, avaient des façons de marcher différentes que dans la rue et s'offraient, dans une quasi immobilité, à mon regard, tandis que le leur était très occupé. Lors de ces visites avec mon père, sans le savoir, j'étais déjà en train de piocher du vocabulaire et de fabriquer une espèce de conscience du corps, de forger un regard critique sur ce que font et ce que sont les corps dans un espace d'exposition. Plus tard, j'ai aussi travaillé en tant que surveillante de musée, à Beaubourg par exemple. J'ai rempli pas mal de carnets sur ce qu'il se passait dans les salles. C'est à dire pas grand chose en termes d'infraction, mais beaucoup en termes d'interactions sociales, de jeu de posture et de regard, en fait, les gens posent devant les œuvres. L'intérêt de ce poste, c'est que ton regard est neutralisé par la fonction que tu occupes. Les gens trouvent ça normal que je les regarde et peuvent d'ailleurs retourner mon regard puisque je ne les matte pas comme derrière un trou de serrure, de la même façon qu'eux je suis exposée, et j'ai pris mon boulot très au sérieux !



J'essaye toujours, pour m'en sortir, de ramener quelque-chose d'intéressant de mes jobs. À Beaubourg, j'ai profité de mon poste de surveillante pour créer un poste de regardeuse, à La Criée, un centre d'art à Rennes où j'ai travaillé dernièrement en tant que médiatrice culturelle, je ramenaient mes outils pour faire du crochet et j'ai fait un ras de cou pendant les heures creuses.

Nous sommes au My(ni)stère de l'IntérieurE avec Ines qui est la présidente de séance. Elle dit qu'il faudrait engager une armée de fleuristes pour déposer chaque semaine devant chaque domicile un bouquet de fleurs offert par la Nation. La proposition est validée à l'unanimité. En concertation avec Eva Hesse, ministre du regard sur les femmes dans l'art : renouveler tous les ans la garde-robe des agents communaux et des fonctionnaires. On ne peut pas représenter l'Etat dans n'importe quelle tenue bordel! La proposition est validée à l'unanimité. Aucune proposition validée à la majorité ne peut être validée, il faut l'unanimité, l'unanimité valide cette proposition. Les camions de CRS vont devenir des marchands de glace ambulants diffusant de la musique miyazakienne.

– La dernière fois qu'on s'est vues Ines tu parlais du verbe anglais «to dress», tu disais que tu préférerais celui là au français «s'habiller», parce qu'avec s'habiller on ne peut pas faire beaucoup de choses...

– Oui, *to dress* veut dire plein plein de choses en anglais, mettre des habits, de la sauce sur ta salade ou effectuer une chorégraphie militaire (se mettre en rang). Dans son étymologie, le verbe *to dress* signifie être droit, contrôler, préparer d'où découle le verbe dresser en français ; c'est effectivement sa polysémie qui me plaît et qu'on peut retrouver dans divers champs : la mode, la cuisine, l'armée, les plateaux télé, de théâtre etc... On n'est plus réduit aux textiles, le vêtement peut être une chose que l'on mange, une posture du corps, un pansement, le fait de polir une pierre... J'aime aussi penser que les objets «durs» que je fabrique, les sculptures ou les volumes qui serviront d'accessoires dans mes performances, sont comme une garde robe. Ils glissent d'une installation à une autre, d'une performance à une autre, sans que je n'ai à trop me soucier d'une sorte de produit final et autonome – c'est le dessein d'une bonne garde robe il me semble, pouvoir associer différentes pièces pour inventer soi-même une «tenue», de circonstance, ou pas.

– Il n'y a pas longtemps j'ai vu le film de Varda, *L'une chante, l'autre pas* qui passe en ce moment sur arte. C'est un film où on suit la correspondance entre deux copines, Pomme et Suzanne, dont les choix de vie n'ont rien en commun, mais dont les liens amicaux ont été renforcés par la lutte pour le droit à l'avortement en France entre les années 60 et 70. L'une fait de la musique et du théâtre, l'autre travaille au planning familial et, vers la fin du film, il y a cette chanson qui s'appelle La femme bulle, que Pomme et son groupe chantent devant un public de femmes du planning, toutes habillées d'une prothèse de ventre de grossesse. C'est en même temps une sorte de blasphème et d'ode au corps enceint, comparé à un pain qui lève, un ballon, un gros poisson... et ça m'a fait penser à la sculpture de ventre que tu utilises dans ta vidéo *MATRIXCE*. Comment est venue cette idée, la chorégraphie avec cette sculpture de ventre qui se déplace sur tout le corps ?

– La sculpture consiste en une empreinte de mon ventre de grossesse quelques jours avant l'accouchement. Il s'agit d'une reproduction à l'identique d'un corps qui a existé mais qui n'est plus. J'ai collaboré par la suite avec un carrossier pour appliquer sur l'objet une peinture métallisée, afin de lui donner un aspect industriel. Que celui-ci prenne l'allure d'une pièce détachée, voire d'un pare-choc. Je voulais sortir cet objet de son contexte, l'éloigner le plus possible de son origine jusqu'à tendre vers la désidentification, revêtir une forme abstraite. Ensuite j'ai travaillé avec une danseuse et chorégraphe, Olga Dukhovnaya qui habite à Rennes aussi, et ensemble on a imaginé une suite de mouvements et de figures assez minimales avec ce bide. En transitant sur différentes parties du corps, la sculpture génère à chaque escale une image, une fonction particulière. Elle devient tantôt casque, tam-tam, réceptacle, cascade, chambre d'écho, prothèse, accessoire de gymnastique. Ses ressources sont multiples.

– C’est peut-être capillotracté mais ce que tu dis ça me fait penser aux godes dans le *Manifeste contra-sexuel* de Paul B. Preciado, tu sais quand il traduit chaque partie du corps comme une prothèse, il y a le gode-jambe, le gode-bras ou le gode-tête, le corps entier devient un terrain de déplacement et d’emplacement du gode. On a tellement l’habitude de voir le corps enceint comme un corps supra-naturel, résultat d’un processus naturel d’accouplement (entre une biochatte et une biobite) bref, je trouve ça hilarant d’imaginer être enceinte du genou, des dessous de bras ou du cul, bravo Ines, j’adore !

– :) Merci. Cette pièce correspond aussi à une période de ma vie où j’ai fait rupture avec pas mal de choses, notamment cette façon de faire de l’art « au centre », c’est à dire dans la capitale et au centre de sa vie, un peu à n’importe quel prix, avec toutes les difficultés financières que cela implique maintenant, et le rapport de compétition que ça peut créer au sein des amitiés. Assez vite après la fin de mes études aux beaux arts de Paris j’ai fait le choix de partir pour m’installer à Rennes, et je suis tombée enceinte. Et puis un jour Anne Rochette, qui était ma prof quand j’étudiais à Paris, était de passage à Rennes et elle est venue me voir. J’étais vraiment dans un moment de désarroi, Michelle devait avoir deux mois et je me sentais un peu perdue et débordée, il fallait allaiter souvent, en pleines montées j’avais envie d’ouvrir ma veste et de hurler têtez-moi ! Je pensais à ma carrière d’artiste et à tout ce que cette grossesse venait chambouler. Et Anne m’a dit ce jour là une chose qui m’a sauvée de la détresse, elle a dit « tu sais Ines tu n’es pas obligée de prendre l’autoroute, tu peux aussi regarder le paysage ». Et ça m’a vraiment donné la confiance pour pointer de nouvelles directions, prendre le temps d’explorer cette ville que je ne connaissais pas très bien et chercher de nouvelles alliés ici. Pour moi travailler en collectif et s’engager au sein d’un collectif ça me paraît assez crucial, si on veut s’en sortir dans ce milieu de l’art assez rude. Je ne veux pas dire par là que c’est un engagement à vie mais ça été une forme de réponse après l’école, ça m’a aidée à surmonter ce gap et éviter d’être obsédée par la carrière. Je ne fais pas ça par stratégie mais de manière sincère, parce que j’ai envie et qu’à plusieurs on peut mutualiser nos compétences et nos incompétences, et puis ça casse le mythe romantique de l’artiste solitaire qui ne travaille que pour son propre compte.

– Du coup tu parles de La Collective et de La Guerrière ³ ?

– Oui. Je vais être assez brève concernant La Guerrière, car pour l’instant elle roupille et je ne suis pas sûre qu’elle se réveillera. Disons que ça s’est fait précipitamment dans élan post-covid. Un soir, en mangeant des doritos et en buvant des bières, avec 3 copines, on s’est associées pour travailler au service de certaines pratiques, certains artistes qu’on considérait peu visible dans le champ de l’art, du moins à Rennes, en Bretagne. Pour ce qui est de La Collective ⁴, c’est une asso que j’ai rejoint, au départ, en tant que bénévole. Je venais d’arriver à Rennes et je connaissais très peu de monde, j’avais vu passer une annonce en 2017-2018 où iels cherchaient des gens pour éplucher des carottes, et j’y suis allée... Depuis 2021 je suis membre du comité d’action. Ça serait long de tout développer ici mais c’est un formidable laboratoire et j’aime dire de La Collective que « nous sommes toutes et tous d’accord pour ne pas être d’accord » et je crois que ça tient beaucoup là-dessus.

Nous sommes au My(ni)stère de l’IntérieurE avec Ines qui est la présidente de séance et des éclairs au coulis framboise, lemon curd et café. Elle porte un chapeau bicorne napoléonien en cuir qu’elle fait glisser,

3. Ines Dobelle, Charlotte Beltzung, Alix Desaubliaux et Lucie Desaubliaux ont fondé La Guerrière en 2021, une chimère indépendante, féministe et solidaire. Instagram [laguerriere_galerie](https://www.instagram.com/laguerriere_galerie)

4. La Collective se définit comme un groupement anonyme et nomade d’artistes et de professionnelles de la culture, animé par le désir de questionner les certitudes et l’envie de rebattre les cartes en militant pour de nouvelles formes sensibles d’appropriation de l’art, elle place le vivant, le réel et le rituel au coeur de ses démarches : www.lacollective-asso.com

comme un shampoing 2 en 1, jusqu'à sa taille où il se transforme en cache sexe. Dénaturons le haut pouvoir pour qu'il se retrouve soudain rabaisé au niveau des fesses, cette proposition est validée à l'unanimité. My cup dans ton white cube, autre proposition du jour, on fait quoi avec tout ce blanc autour des œuvres de la collection permanente de Beaubourg ? Quelqu'un-e dit ce blanc n'est pas du blanc, c'est l'empreinte invisible des effacé-es. Des vampires dans la même journée fabriquent des distributeurs de cups gratuits et vont en poser autour d'un Mondrian, Penone, Raysse, Klein, plein de meufs ou de personnes qui en ont plein le dos commencent à venir poser leur cul dans Beaubourg pour perdre du temps, boire du thé, avoir des cup gratuits et des coussins, les chiens commencent à être autorisés dans les salles et des parc à caca dehors autour, cours de yoga gratuits autour de Phoque II chez brancusi tous les dimanche, cabane permanente en construction pour les archives LGBTQI+++ chez Beuys, cours sur les sexualités pour les primaires le mercredi aprem, tous les mardi c'est Carnaval avec toutes les assos et collectif du quartier, désinvestissement massif dans la sécurité, réinvestissement dans le sex-appeal et la techno progressive, imposition d'une sieste quotidienne au pays entier pour combler le déficit de sommeil. On en manque cruellement et on ne rêve pas assez, après vous faites ce que vous voulez pendant la sieste, le DAL⁵ récupère le My(ni)stère de l'économie et des finances, Ines ramène des chips, prend le micro et nous lit sa liqueur :

« Tu sens ?

*La foudre a frappé le pistil et
fait éclater les étamines que
tu froisses entre tes doigts.
Elle a tapé dans le cœur du
calice
et répandu le pollen
anarchique qui se laisse
maintenant guider
par le chant du courant.*

Respire

Encore

*Ça ne te rappelle rien ?
C'est l'odeur du foin
après l'orage,
C'est l'herbe jaunie par
la canicule qui transpire le
soleil au zénith,
C'est la paille séchée dans
laquelle on se vautrait
comme des chiens en liberté
loin de la laisse qui
nous maintenait séparés,
la truffe en feu, excités par
l'odeur de la queue et des
poils en chaleur,
la langue moite en dehors [...]*»

5. Dans ce rêve il y avait une note de bas de page, DAL : l'association Droit au logement : <https://www.droitaulogement.org/association-droit-au-logement/>

7h30, réveil. J'écris ceci dans mon carnet. La dernière partie c'est un passage d'un poème qu'Ines m'a envoyé par la poste. Elle m'a envoyé plein de petits livres de plein de couleurs différentes très gays, très beaux. Elle vient tout à l'heure me rendre visite à Clamart, là où j'habite maintenant parce qu'entre-temps je me suis faite quick-out de chez mon ex dont je ne parlerais pas du tout ici, j'ai quand même juste envie de dire que les trucs que m'a envoyés Ines pour que j'écrive sur son travail m'ont fait beaucoup de bien et que j'attends ça des artistes aujourd'hui, qu'ils augmentent ma joie, qu'ils me donnent envie de parler à n'importe qui comme si j'étais ivre et qu'on parle de c'est quoi l'amour dans cette époque de guerre intense. On n'a pas parlé de la guerre avec Ines, ou peut-être que si mais j'ai oublié les détails alors je l'appelle. Bien sûr tout ça s'est passé et se passe encore pendant que c'est la guerre à Gaza, donc comment ça change nos façons d'écrire ou de faire de l'art, ce truc énorme en tâche de fond, le génocide du peuple Palestinien et l'invasion de l'Ukraine par la Russie. C'est quand même un délire que les grandes puissances délivrent à Netanyahu une licence pour tuer, je dis pas qu'on doit trouver une solution ici pour des peuples là-bas mais quand même en parler dans nos textes, nos œuvres, nos cercles, sur nos réseaux, au comptoir, quitte à se prendre le chou avec des potes qui pensent que condamner les agissements de l'armée et du gouvernement israélien et critiquer la politique coloniale-iste d'Israël est une position antisémite, si si. Trouons nos œuvres avec ce présent, pour ceux qui le peuvent. Hier l'armée israélienne a bombardé un camp de réfugiés palestiniens à Rafah, à Paris plus de 10 000 manifestants se sont rassemblés place Saint-Augustin, illico quadrillés de CRS et gazés et puis bam canon à eau, pour barrer la rue qui mène à l'ambassade d'Israël.

– En tout cas je n'ai pas envie qu'on écarte le sujet de la guerre et encore moins celui de la Palestine de cet entretien. Je ne sais pas si ça troue mes œuvres mais ça perfore mon/notre quotidien. Depuis le 7 octobre, pas un seul jour, sans y penser, sans entendre à la radio l'état de la situation désastreuse, sans tomber sur des vidéos d'enfants amputés, orphelins, affamés qui ont le même âge que ma fille. Pour l'instant, ce que ça produit chez moi à part une immense tristesse et un sentiment d'impuissance, c'est la manière dont ça oriente mes centres d'intérêts. Je te racontais que la dernière fois, à la bibli j'avais emprunté un recueil de poésie de Yahya Hassan ou plus récemment j'ai regardé sur arte un film de Nadav Lapid. Je sais pertinemment que ce sont des choix qui s'opèrent en lien avec le contexte politique, qui s'accompagne d'un désir de comprendre cette histoire tellement complexe et tortueuse dont je ne connaissais que les grandes lignes. Un texte qui m'a percutée c'est le discours du poète palestinien Mohammed El-Kurd qui a été traduit et qu'on peut trouver en libre accès sur le site de Qalqalah ⁶ il parle de la liberté de tourner les choses en plaisanterie, en satire car «rien n'est plus précieux qu'un rire». Ça renvoie à l'usage de l'humour qui est pour moi une tactique de résistance et que j'emploie sans modération dans mon travail ou en collectif. Avec La Collective on se tape de bonnes tranches de marrade...

Un truc que j'aime bien dans le travail d'Ines, pour continuer sur le rapport au collectif, c'est comment elle le crée aussi de façon spontanée, en proposant un échange avec des inconnues, des gens vraiment qu'elle connaît pas. Je pense à cette pièce *The final cut* (2023) où elle se tape l'incruste chez des gens en leur proposant de ramener de la bouffe et de leur faire à manger sur place, en échange ils lui donnent leur planche à découper de cuisine. À partir de ces échanges elle a écrit à même le mur des textes, juste à côté des planches à découper exposées, qui du coup ne font plus vraiment penser à de la bouffe je trouve, mais à la trace de blessures silencieuses. Les textes en vis-à-vis son drôles, Ines débarque chez citizen.obj, une Lady ultra sapé et manucuré qui lui raconte comment elle a vomi toute la nuit de samedi, et acquis son titre de noblesse. Une autre fois elle débarque chez une personne qui a un trampoline dans son salon, Ines liste tout ce qu'elle a dans les placards et la déco. C'est marrant cette façon de proposer un service à de parfaites inconnues pour pouvoir visiter des intérieurs domestiques. Moi, jusqu'en 2016 je crois, je faisais ça avec le sexe. Le nombre d'appart de mecs (oui je suis lesbienne

6. <https://qalqalah.org/fr/notes-sur/mohammed-el-kurd-a-propos-de-gaza>

mais à votre avis qui accepte le plus de s'envoyer en l'air avec une inconnue comme ça à x heure du mat?) que j'ai visités et qui m'ont servi pour l'écriture, les descriptions d'intérieurs. Je crois que quand on fait des trucs comme ça et qu'on est une meuf, qu'il s'agisse d'une proposition culinaire ou sexuelle aboutissant au fait de partager l'espace domestique d'une autre, pendant un temps, c'est quand même un peu pour prendre le risque de rencontrer des personnes à qui on parlerait jamais, prendre le risque de s'échapper socialement du cadre où on est censé être, parler, offrir, prendre et apprendre. Ines m'envoie une vidéo sur whatsapp où elle me montre sa dernière pièce qui sera présentée dans l'expo Dressing à Supra⁷, un artist run space en périphérie de Rennes.

– Coucou sabriche ! Je te fais une petite vidéo comme promis avec les pièces que je vais présenter à Supra. Alors du coup, il y aura une installation avec des modules de rangement pour chaussures IKEATM, que je repeints, et qui va s'appeler *Smells like teen spirit*, tout ça fera un parterre de tulipes. C'est une pièce qui parle d'odeurs, l'odeur des chaussures, l'odeur des fleurs, l'odeur d'un déodorant évoqué par le titre de la pièce, l'odeur qu'on finit par ne plus sentir, celle qui masque une autre odeur, l'odeur de la peinture. Voilà, entre autres. Ça parle de ça, mais pas que...

sabrina soyer



Photo © Elina Chauveaux, 2024

7. <http://supra-runspace.fr/>